[…]

J'avais vingt-deux ans lorsque j'ai pris ma décision. Mon pays vivait sous la loi martiale. Je ne connaissais personne en France, mais j'avais choisi cette destination parce qu'elle était porteuse, à mes yeux, de belles valeurs d'égalité et liberté. Et puis, ses villes étaient réputées magnifiques. Ne disait-on pas que, à Paris, les rues étaient toutes de verre, bordées de grands immeubles, et que les trottoirs y brillaient de mille éclats sous les éclairages de la ville lumière…

Dans le long périple qui m'a conduit si loin de chez moi, j'ai passé de nombreuses frontières par voie terrestre, souvent de façon illégale. J'étais parti avec, en poche, un simple visa pour la Turquie. Après Ankara, comme tant d'autres réfugiés avant moi – et encore davantage après, l'actualité le prouve – j'ai eu recours à une filière clandestine. Nous étions un groupe de cinq jeunes hommes, qui est resté constitué autour du même passeur pendant la première partie du voyage.

Tout d'abord nous avons atteint la Bulgarie, puis sommes passés en Yougoslavie. Deux franchissements de frontières tout à fait légaux, avec sur nos passeports des visas « touristiques » obtenus à Ankara. Les pays communistes accordaient aisément, dans ce temps-là, des visas de trois mois. Ils savaient en effet que nous ne ferions que transiter. Parce que, bien sûr, c'était l'Europe, avec ses libertés et ses richesses, que nous visions.

En Yougoslavie, notre petit groupe a été placé entre les mains du second passeur. Il s'agissait maintenant d'entrer en Italie. De façon illégale, à pied, en traversant des champs, sans savoir où nous étions, suivant aveuglément celui qui allait nous conduire aux voies du bonheur et du bien-être, pensions-nous. Cela s'est fait, si j'ai bien compris, du côté d'Udine.

Après le passage illicite de la frontière, nous avons rejoint une gare où nous avons filé vers Rome où nous sommes restés trois ou quatre semaines. Nous nous y sommes trouvé, notamment, un jour spécial, avec exposition des effigies en cire d'anciens papes. Un étalage étrange, dans des salles vitrées, qui m'avait frappé et dont la date pourrait sans doute être retrouvée.

Ensuite, dans un mouvement dont la logique m'échappait, nous sommes remontés vers Bologne. Là, j'ai trouvé un emploi dans un cirque. Cela consistait à placer les chaises avant les spectacles. Des compatriotes travaillaient dans cette compagnie, ce qui m'a permis de passer inaperçu dans le lot. Après une semaine, le cirque est passé en France. Voilà comment j'ai découvert le pays qui allait m'adopter.

J'étais parti avec mille dollars en poche. Deux cents avaient été versés aux passeurs, le reste avait fondu pendant le voyage. Somme toute, nous avions bien choisi nos accompagnateurs. Il n'y eut aucune tromperie. Ces deux hommes, malgré leur activité irrégulière, étaient d'honnêtes gens. Le trajet avait été bien organisé. Il n'y eut aucun incident. On sait qu'il en est maintenant tout autrement… C'est terrible.

Lors d'une étape à Roanne, j'ai compris que le moment était venu de rejoindre le but ultime de cet interminable voyage : Paris. Le patron du cirque m'a donné mon solde en me proposant de revenir si je le voulais. Pour je ne sais plus quelle raison, c'est à Saint-Étienne que je me suis d'abord rendu. De là, j'ai pris le train pour Paris.

Que j'étais impressionné, en montant dans le TGV qui allait me mener à la capitale ! Face à la modernité ambiante et aux mœurs tellement plus libres, j'avais depuis quelques semaines le sentiment d'avoir changé de planète. Là, en plus, des hôtesses m'avaient accueilli en distribuant des bonbons ! Chaque passager bénéficiant toutefois d'un semblable accueil, cela finit par me rendre aussi perplexe qu'émerveillé… De fait, il s'était trouvé – je l'ai compris plus tard – que la ligne TGV venait d'être inaugurée. D'où ces marques exceptionnelles de bienvenue.

Paris s'est révélé encore plus « ville lumière » que je ne l'avais imaginé. Il faut dire que j'étais arrivé en décembre, juste avant Noël. Une fête qui m'était étrangère, et même inconnue. Un moment, j'ai cru que ce serait ainsi toute l'année, avec des guirlandes partout, une ambiance de fête dans le moindre quartier, des arbres scintillants à toute heure de la nuit. Quel émerveillement pour le jeune homme fraîchement arrivé de sa vallée natale !

Je mentionne cela parce qu'il est toujours bon de témoigner sur ce qu'est l'arrivée dans un pays et la volonté de se lier à lui, lorsqu'on y est entré de façon irrégulière, « sans papiers » comme on dit maintenant. Ce statut s'est malheureusement tellement développé, suite aux misères du monde, qu'il est devenu un qualificatif. Un adjectif attribué aux foules humaines qui alimentent les exploiteurs de la misère, quand elles ne sombrent pas dans les abîmes de naufrages méditerranéens anonymes, ne laissant aucune trace.

« Sans papiers » donc, et rien dans les poches. Avec juste une petite formation en secrétariat et comptabilité. Ne parlant que l'anglais. Par où commencer, pour ce jeune homme débarquant à Paris ? Mon premier acte parisien a été d'aller voir… la Tour Eiffel !

Dans la suite de la journée, mû par mon seul optimisme, bardé de la grande confiance en moi qui m'habitait depuis le départ, je ne me suis pas effondré face à la solitude. Pourtant, quelle inconséquence d'être parti sans connaître la moindre adresse dans cette ville ! À cela une raison : dans mon village du bout du monde on ne trouvait pas de personnes susceptibles de fournir un contact pour vous accueillir en Europe.

Dès ce premier jour dans la capitale, j'ai rencontré un compatriote. Je lui ai expliqué ma recherche d'un toit. Il a proposé de m'héberger chez lui à Belleville pendant quelques jours, le temps que je trouve une solution de logement et surtout un travail. Bien entendu j'étais disponible pour tout emploi, quel qu'il soit. Sur le conseil de ce garçon, aussi, j'ai été me déclarer à la police. C'était une idée salutaire. On m'a orienté vers l'OFPRA, qui m'a attribué le statut de réfugié politique.

Tout en poursuivant mes recherches pour une solution d'installation, je me suis inscrit à des cours de français organisés par l'OFPRA. J'ai été passionné par l'apprentissage de cette nouvelle langue. Le premier mot qu'on m'a appris était *Bonjour*. Porté par mon enthousiasme,

j'en ai répété l'écriture tout au long de quatre pages ! Au terme de trois mois, je me sentais tellement à l'aise dans l'écriture de cette langue que j'ai proposé à un nouvel arrivant de préparer moi-même son dossier d'inscription à l'OFPRA. Un dossier qui a été validé, d'emblée. Cela prouvait, au moins, que ce que j'avais écrit était compréhensible.

[…]